

# DES ARTISTES DANS LES ÉCOLES : UN ART QUI NE S'IMPROVISE PAS

Sarah Colasse

L'Harmattan | « Études théâtrales »

2005/2 N° 34 | pages 43 à 49

ISSN 0778-8738

ISBN 9782930416212

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-etudes-theatrales-2005-2-page-43.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

© L'Harmattan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Sarah Colasse

## Des artistes dans les écoles : un art qui ne s'improvise pas

**E**N JUILLET 2004, j'ai pris la direction du Centre Dramatique de Wallonie pour l'Enfance et la Jeunesse (CDWEJ), qui œuvre depuis plus de vingt ans au rapprochement des mondes artistique et éducatif. J'y développais déjà, depuis septembre 2000, le projet « L'école en scène », initié par le ministre Pierre Hazette<sup>1</sup> et par la Fondation Roi Baudouin. Ils avaient confié au CDWEJ, à titre de projet pilote, la mission de mettre en place des résidences d'artistes dans le secondaire. Cette expérience fut un laboratoire d'une exceptionnelle richesse à la veille de prendre la direction du CDWEJ<sup>2</sup>.

Quelle est la mission du CDWEJ ? En quelques mots, nous travaillons en Région wallonne en termes de diffusion (programmation de spectacles jeunes publics), d'ateliers artistiques dans les écoles (du fondamental au secondaire), et enfin de formations pour les enseignants, les artistes, les médiateurs culturels, les futurs enseignants au sein des Hautes Écoles... Je ne ferai pas ici l'énumération détaillée de nos activités, ce qui m'intéresse davantage, c'est de partager avec vous des constats, des questions, des réflexions, en me centrant sur notre travail d'ateliers : des artistes dans les écoles, du fondamental au secondaire, à raison de dix séances de travail au minimum, durant lesquelles l'artiste développe un projet avec l'enseignant et les élèves, pendant le temps scolaire.

Sarah Colasse

Licenciée en Journalisme et Communication, licenciée en Gestion culturelle et agrégée de l'enseignement secondaire, Sarah Colasse écrit depuis 1996 pour *La Libre Belgique*. Parallèlement, elle a travaillé au CIFAS (Centre International de Formation en Arts du Spectacle) pendant deux ans, puis à la coordination du projet « L'école en

scène » pendant quatre ans. Depuis le 1er juillet 2004, elle a pris la direction du Centre dramatique de Wallonie pour l'Enfance et la Jeunesse, dont la mission est d'œuvrer activement au rapprochement du monde de l'éducation et du milieu artistique. En tant que journaliste, elle collabore également au *Ligueur*.

## Une ouverture réelle

À la base, nous posons cette rencontre en terme de partenariat : « Ce n'est ni le professeur, ni l'artiste, mais la discussion qui choisit et qui décide du projet », affirme Jean-Claude Lallias. « Il faut une ouverture réelle. Pas un partenariat égoïste ou altruiste ». Ce n'est pas « l'artiste messie » qui débarque dans l'école tel un tout-puissant et qui évince l'enseignant ; ce n'est pas non plus l'enseignant hyper-ancré dans sa matière qui place l'artiste au service de sa pédagogie. Non, c'est la rencontre de ces deux-là qui va faire tout le sel du projet. C'est une rencontre effective de deux univers avec des compétences propres doublées d'une curiosité, d'un appétit, qui entrent en complémentarité pour tirer des jeunes vers le haut, et dans le même temps se remettre en question... Comment l'artiste arrive dans une école, avec sa matière artistique, ses propositions, son processus ; comment l'enseignant travaille avec cette matière artistique dans le cadre de son processus quotidien avec la classe : cette rencontre-là est fondamentale et il s'agit de ne pas la manquer. Ne pas la manquer ne signifie pas qu'il suffit de bien s'entendre, et le reste suivra. Non, il s'agit de partager des objectifs communs, de préciser ceux qui le sont et d'envisager ensemble un véritable cadre de travail et de cheminement, d'induire une confiance mutuelle et constructive...

Quel est le rôle du CDWEJ au sein de cette rencontre ? Son rôle, comme celui des autres structures œuvrant dans le domaine, est, à mon sens, essentiel.

En effet, la règle du partenariat que je viens d'exprimer ne coule pas de source. Loin de là. Pour la contrer, il y a toute une série de freins, d'a priori, de craintes... Il y a aussi la réalité de l'école, avec son système de gestion, ses codes, ses manières de fonctionner,... qui demande une adaptation pour qui entre dans son univers. Et l'arrivée des artistes entraîne de même un chamboulement à l'intérieur de l'établissement. L'art met souvent en évidence les schémas dans lesquels on fonctionne.

Pour aider à la rencontre, pour cogérer ce travail, le rapport de triangulation enseignants - artistes - structures se révèle nécessaire et très intéressant, mais seulement dans la mesure où la coordination (j'entends ici la structure médiatrice) n'envahit pas le projet en matière de fond, qu'elle fait confiance, qu'elle reste à l'écoute en sachant replacer les choses lorsque c'est nécessaire ; ne serait-ce que rappeler que les moments de doute et de confrontation font aussi partie du projet. Il faut chercher le bon équilibre entre la rigueur d'un axe et la liberté, la prise de « risques », l'aventure. Un cadre à la fois flexible et rigoureux. Poser des questions essentielles et les reposer toujours. C'est-à-dire : qui envoie-t-on dans les écoles ? comment ? pourquoi ?

*Qui ?* Nous avons pris le parti de travailler avec des artistes en création :

- ces artistes sont liés à nous par contrat, et rémunérés. Leurs prestations dans nos ateliers équivalent à un travail sur une création, dans le sens où elles contribuent à leur octroyer leur statut d'artiste. Cet élément est fondamental : l'artiste qui exerce son métier a autant de valeur en classe que sur les planches ;
- ces artistes sont également mêlés à des créations en milieu professionnel ; l'école ne constitue donc pas l'unique lieu de leur création. Ainsi, la vie va d'un terrain à l'autre ; chacun se nourrit de l'expérience pour en forger une autre, et l'échange peut être magique.

C'est pourquoi nous défendons l'art dans les écoles comme une sorte de bulle d'air en provenance de l'extérieur, qui réinsuffle une dynamique. Il faut se refuser l'institutionnalisation complète du projet, éviter de l'instrumentaliser, de le figer au même titre qu'un cours de math, de sciences, de français... Mais néanmoins il est nécessaire qu'il soit légitimé au sein des matières scolaires, d'une manière ou d'une autre, qu'on reconnaisse au sein de l'institution ses incidences directes ou indirectes sur les socles de compétences, etc. Ce qui nous permettrait de cesser de devoir déployer une énergie considérable pour convaincre, argumenter, démontrer l'importance des arts de la scène ; de cesser de mettre à contribution, à tout prix, des enseignants qui donnent de leur temps, de leurs heures à l'infini, et ce parfois sans valorisation, ou pire, en passant pour les « rigolos de service ».

Car, hélas, cette réalité-là existe bel et bien. Entrer dans l'école est la plupart du temps l'histoire d'une négociation : négociation constructive, d'abord, et souhaitée, entre l'enseignant et l'artiste partenaires. Négociation, ensuite, vis-à-vis de la direction, des collègues indifférents ou carrément récalcitrants.

Ceci m'amène au *comment* ? Une structure extérieure, en tant que médiateur culturel, peut dans ce cadre jouer un rôle non négligeable de « facilitateur ». Facteur institutionnel, elle peut agir au sein de l'école même, auprès des Pouvoirs Organisateurs, de l'Inspection... Elle peut souvent donner plus de crédit à cette action ; elle peut tisser les liens surtout entre les différentes expériences, avec d'autres écoles, d'autres directeurs, d'autres professeurs... Et faire se croiser les exemples vécus en mettant en perspective les différentes expériences. Ce qui permet de donner une autre dimension au projet.

Il suffit d'ailleurs de voir la richesse des rencontres que nous organisons dans le cadre de formations et de réunions où les partenaires des projets – artistes et enseignants – se croisent hors cadre scolaire. Ils se sentent impliqués dans un ensemble plus vaste, ce qui fédère, rassure, encourage, donne de nouvelles idées... et la dynamique se ré-enclenche toujours. Je pense par exemple au projet théâtre conçu avec Dominique Serron, que nous mettons en place cette année avec le Théâtre La montagne magique<sup>3</sup>, et surtout au réseau danse à l'école que nous développons avec Laurence Chevallier, devenue artiste associée au CDWEJ en matière de danse à l'école.

Le fait de travailler en collaboration avec nos différents points de chute autour d'un axe tangible en matière de danse à l'école (avec ateliers, formations, spectacles, rencontres...) permet un développement qui s'inscrit dans un travail à long terme, en dépassant des « one shot » expérimentaux isolés et en conférant un véritable sens à cette action. L'évolution des écoles est frappante : dans un premier temps, aucun de leur dossier de demande ne libellait de projet danse, si ce n'était pour mettre celle-ci au service du théâtre. Petit à petit, une nouvelle perception est née, des peurs sont tombées, des liens se sont tissés, et des projets danse à part entière se sont de plus en plus développés. C'est en l'occurrence avec Laurence Chevallier – qui a une longue expérience de danse à l'école en France – que nous travaillons depuis quelques années à la redéfinition de nos exigences en matière de partenariat. Et c'est précisément à l'élargissement de ce réseau danse en Communauté française que nous travaillons activement ensemble.

J'en arrive au *pourquoi* ? Pourquoi travailler avec des artistes dans des écoles ? Nous posons là la question du sens, et elle doit être posée à nouveau à l'entame de chaque projet. Il est indispensable de se donner le temps de la rencontre en tout début d'expérience afin de préciser les attentes de chacun, les objectifs communs, ce qu'on attend de l'autre, la place que l'on prendra dans cette aventure, bref, le sens du projet que l'on met ensemble sur les rails, le sens de cette rencontre, qui se définit par un but à la fois précis et si incertain qu'il faut véritablement se faire confiance. Et cultiver cette confiance tout au long du projet. Entretenir un espace d'échange, de communication pour que les non-dits, les a priori, les frustrations ne viennent pas peu à peu grignoter le sens.

Du côté des retombées, l'effet est énorme dans la mesure où on peut se placer dans cette transmission-là. Thierry Timmermans, notre interlocuteur à la Fondation Roi Baudouin, a parlé très justement de « la promesse entre élèves, enseignants et artistes de ne pas savoir ; une invitation à tout simplement regarder et observer combien l'école d'entrée de jeu se met en scène, tous les jours et avec tout le monde ; une invitation à redécouvrir les gestes quotidiens pour les valoriser. Donner l'envie d'aller voir ailleurs (pourquoi pas au théâtre ?) ou plus simplement donner une envie d'école ».

## L'humain, citoyen, créatif et curieux

Pour l'élève, le simple fait de voir son professeur et l'artiste associé discuter dans la classe, partager leurs incertitudes, leurs questionnements autour du processus en cours, se tromper, recommencer, chercher ensemble en associant le jeune à leur recherche, le fait grandir et littéralement s'élever. Et justement, dans le cadre de ce qui nous occupe aujourd'hui, c'est-à-dire le théâtre, cela le fait aller au plus près de l'œuvre abordée, l'y plonge. Puisqu'au delà de « faire du théâtre », il « devient théâtre », il s'imprègne d'une culture qu'il peut s'approprier. Nous nous

trouvons alors bien au-delà d'une technique apprise, transmise... La situation est idéale lorsque l'enseignant tisse les liens avec les cours, que les résonances sont entendues entre atelier et apprentissages.

Le titre du colloque propose « apprendre le théâtre, apprendre par le théâtre » ; à mon avis, il faut lire : apprendre à vivre comme un humain qui doit trouver sa place dans la société, se définir, cheminer... s'écouter pour mieux écouter les autres, se respecter pour mieux respecter les autres... Rendre l'humain citoyen, créatif et curieux par rapport au monde dans lequel il vit : là, on est dans l'essentiel.

Les codes qui apparaissent donnent à l'élève une faim de théâtre, à pratiquer et à voir... L'intérêt alors est de placer les jeunes en rapport avec des œuvres variées, de les faire travailler avec des artistes différents. Nous essayons d'éviter qu'un même artiste ne se rende plus de deux ans dans une même école. Un renouvellement est nécessaire. Si deux années passées ensemble permettent d'approfondir un travail, un renouvellement de l'approche aide à éviter de tomber dans quelque chose de trop confortable et de passer à côté de cette remise en question, de cet éclectisme de propositions qui régénère.

Notre rôle est de créer des liens. Nous avons vu, par exemple, des jeunes d'une école de Morlanwelz que nous avons envoyés à l'IAD<sup>4</sup>, dans la classe de Luc Van Grunderbeek, assister à des répétitions avec des artistes en formation, et découvrir l'exigence, la rigueur, la notion d'effort... Nous les avons vus, suite à cette expérience, aborder très différemment l'atelier dans l'école. Une conscience de l'exigence : n'est-ce pas là une école de vie ?

J'aurais eu envie de partager avec vous un tas de témoignages, je l'avoue. Dès lors, pour rester raisonnable, j'en ai choisi un. Celui de Frédéric Sinzot à qui j'avais demandé de témoigner lors d'une réunion d'échanges. Cet enseignant travaille à l'Athénée Victor Horta à Bruxelles avec des classes de primo-arrivants, des élèves qui viennent à peine d'arriver en Belgique et qui ne parlent pas le français :

« Le premier moment fort, c'est quand j'ai vu mes élèves le 2 ou 3 septembre. Je leur ai souhaité la bienvenue en français. Là, c'était : 'Qu'est-ce qu'il dit, Monsieur ?' Une semaine après, je leur ai dit : 'Au mois de mai, vous serez sur scène et vous présenterez une pièce de théâtre.' Ils m'ont dit : 'Ça ne va pas, non ?' »

J'ai quinze enfants qui sont déracinés, qui viennent de partout dans le monde, chacun avec son vécu souvent triste, souvent malheureux...

Premier temps fort, créer un groupe. Leur dire : 'On a un objectif : on va tous y arriver ! Que ce soient les enseignants, les artistes, vous, on marchera tous ensemble sur le même chemin'.

Déjà, le problème, c'était la langue : comment leur faire comprendre qu'il fallait se concentrer, qu'il fallait travailler ? Eh bien, on y est arrivé ! L'artiste a travaillé le corps, la voix, la respiration et petit à petit, tout se mettait en place. Le projet avançait à grands pas.

Ils voulaient montrer quelque chose, ils étaient fiers.

Un soir, enfin, spectacle devant les parents, les collègues, les amis. Stress ! Fin du spectacle, bonheur ! Enfants avec un sourire jusque là. Parents, avec un sourire jusque là : 'Mon fils, ma fille, parle le français. Merci !' Joie des enfants qui, après le spectacle, vous sautent dans les bras, en pleurs : 'Merci, Monsieur !'

Maintenant, j'ai des élèves qui sont en classe ; ce n'est plus une classe, c'est un groupe ! J'ai devant moi quinze personnes qui forment un bloc et le plus beau moment, c'est un petit Géorgien qui est arrivé en Belgique au mois de septembre, qui m'a toujours regardé visage fermé : pas un mot plus haut que l'autre, jamais un sourire, jamais un bonjour. Maintenant, cet enfant dit bonjour, sourit et fait la bise. Voilà ! Ça, c'était mon projet. »

Le défi, c'est de maintenir le feu qui anime ces enseignants investis et passionnés. Mais c'est aussi d'arriver à contaminer les autres, à les informer, à les écouter, à partager avec eux les fruits de l'expérience, à les amener à se dépasser pour amener les jeunes à se dépasser eux-mêmes ensuite. À les éclairer sur les liens à faire avec leurs programmes, leur pédagogie... C'est pourquoi, les formations que nous proposons au CDWEJ en marge des ateliers sont plutôt des formations de « théâtre à l'école », « danse à l'école », davantage que des formations théâtre, des formations danse *stricto sensu*. Ce qui veut dire que lors de ces formations, nous prévoyons une partie méthodologique avec une mise en perspective de ce que la formation pratique a amené comme pistes de travail, comme transpositions. Ces formations, nous les prévoyons d'ailleurs à l'intention des enseignants *et* des artistes, qui viennent alors en partenaires se plonger dans l'aventure, hors cadre scolaire. Elles concernent également les médiateurs culturels (les responsables de nos points de chute et d'autres structures qui font un travail semblable au nôtre).

Donc, forcément, en matière de formations, d'ateliers dans des écoles, le choix est vaste. Au sein du CDWEJ, nous travaillons à créer des liens en Wallonie avec les structures qui sont nos points de chute, à Namur, Tournai, Liège, Colfontaine, Charleroi, Arlon, Verviers, en Brabant wallon... Des ateliers, nous en proposons depuis plus de vingt ans. Roger Deldime et Jeanne Pigeon le font à La montagne magique, Jacques Thomaes et Sybille Wolfs à Pierre de Lune, Émile Lansman à Promotion Théâtre, Catherine Simon au Centre Culturel Jacques Franck... Et bien d'autres encore. Toutes ces propositions affluent un peu partout, avec leur singularité. La demande est là.

## Comment légitimer ?

Mais précisément, une des questions posée par ce colloque m'interpelle beaucoup : « Comment dépasser dans ce domaine les initiatives ponctuelles [...] pour aller vers un travail continu ? » Car lorsque je parlais de légitimer l'art à l'école, c'est justement là qu'un lien un peu institutionnel serait bien nécessaire. Je dis « un peu » pour ne pas non plus aller figer et uniformiser les propositions. Ni les rendre rigides et trop confortables. Les spécificités dans les démarches sont intéressantes. Un colloque comme celui d'aujourd'hui est une initiative formidable, comme

la démarche de l'asbl Culture et Démocratie qui a mis sur pied tout récemment un groupe de travail autour de la question. Tout cela reflète bien la volonté et les attentes, d'où l'intérêt des structures qui fédèrent les gens,...

Cependant, il faudrait qu'au-dessus des structures soit créé un pôle qui émanerait de l'enseignement et de la culture, au niveau de la Communauté française, qui servirait d'espace d'échanges, de débats et de travail, qui conscientiserait certaines structures quant au rôle qu'elles peuvent réellement jouer en matière d'art à l'école, qui associerait des regroupements d'importance comme la CTEJ (Chambre des Théâtres pour l'Enfance et la Jeunesse) et d'autres, qui veillerait à ce que les évaluations se fassent et circulent... Avec un fil conducteur qui respecterait à la fois les intérêts et la place de chacun et qui permettrait un questionnement conjoint dans le but d'affirmer, d'affiner et de rendre accessible l'art à l'école au plus grand nombre, de lui donner une meilleure assise, une réelle visibilité. Le tout bien sûr dans un souci de qualité, où la venue des artistes dans les écoles n'est pas improvisée, où on ne fait pas n'importe quoi, n'importe comment, où l'exigence est maintenue et entretenue.

Cette aventure, des artistes dans des écoles, n'est pas une entreprise facile. Elle comporte des risques, des déconvenues, des ratés parfois... Je vous parlais de bulle d'air tout à l'heure. C'est précieux une bulle, mais c'est fragile aussi ! Dans cette approche-ci demeure toujours une part d'inconnu, d'inattendu et d'imprévisible. La perfection n'existe pas mais il faut toujours y tendre. Pour cela, je revendique les trois maîtres-mots qui sont : l'ouverture, la rigueur et l'humilité.

Je terminerai, si vous le voulez bien, par une phrase d'Anatole France : « C'est la certitude qu'ils détiennent la vérité qui rend les hommes cruels ».

(1) À l'époque ministre des Arts de la scène et de l'Enseignement secondaire.

(2) Dans le cadre du projet de « L'école en scène » j'ai travaillé, dès 2000, avec Michel Van Loo et Marie-Claire Tonneaux, alors codirecteurs du CDWEJ. À partir de 2003 j'ai pu m'adjoindre ce que j'ai nommé un groupe de consultance, pour m'aider à inscrire notre travail dans l'évolution continue, au plus proche

de la réalité de terrain ; il s'agissait d'artistes et de pédagogues, spécialistes de la question : Laurence Chevallier, Chantal Linden, Dominique Serron, Alfredo Canavate, Michel Reszka et Vincent Zabus.

(3) Le Théâtre La montagne magique, à Bruxelles, dirigé par Roger Deldime.

(4) Institut des Arts de Diffusion, à Louvain-la-Neuve.